

CERCLE D'ÉTUDES CINÉMATOGRAPHIQUES

Saison 2018-2019 – Intergénération

Juste la fin du monde de Xavier Dolan

Canada/France, 2016. Avec Gaspard Ulliel (Louis), Marion Cotillard (Catherine), Vincent Cassel (Antoine), Nathalie Baye (la mère), Léa Seydoux (Suzanne). Drame. 1h35. Adapté de la pièce homonyme de Jean-Luc Lagarce.

Réalisateur

Né en 1989 à Montréal, Xavier Dolan compte déjà sept films à son actif, dans lesquels il occupe en général les rôles combinés de scénariste, metteur en scène, monteur et parfois acteur. Il s'est formé en autodidacte pour tourner *J'ai tué ma mère*, son premier film réalisé à 19 ans. Hyperactif, il fait aussi l'acteur chez d'autres réalisateurs et a doublé de nombreux films en québécois. Perçu dès ses débuts comme le nouveau prodige du cinéma québécois, il enchaîne de fait les récompenses (FIPRESCI à la Mostra de Venise en 2013 pour *Tom à la ferme*, Prix du jury de Cannes – ex-aequo avec Jean-Luc Godard – en 2014 pour *Mommy*). *Juste la fin du monde* remportera le Grand Prix du Festival de Cannes et le César du meilleur réalisateur en 2016. Ce dernier film marque par ailleurs l'ouverture du cinéma de Dolan à une réception plus internationale, dimension qui se retrouve également dans le casting, entièrement français. Son prochain film, *Ma Vie avec John F. Donovan*, dont la sortie est prévue pour 2019, est cette fois tourné vers les États-Unis.

Résumé

Après des années d'absence, Louis revient auprès de ses proches pour leur annoncer sa mort prochaine. Toutefois, les retrouvailles réveillent souvenirs, tristesses, colères et frustrations, repoussant sans cesse le moment des aveux aux marges des échanges, parfois violents, parfois tendres, qui opposent les membres de la famille.

L'œuvre de Xavier Dolan en quatre points

Jeunesse

Xavier Dolan incarne sans doute plus que tout autre réalisateur contemporain une certaine idée de la jeunesse (d'esprit). De par son âge et ses déclarations (trop) honnêtes, bien sûr, mais aussi de par son insistance à tracer des portraits de jeunes et de moins jeunes qui cherchent à dépasser les limites trop restreintes de leurs vies. Que ce soit le refus de l'autorité, les amours ambiguës, l'imaginaire : tous les moyens sont bons pour tenter de s'inventer un rôle autre que celui qui est imposé par la société.

Famille

Les liens conflictuels qui tissent les histoires familiales sont au cœur de son cinéma. La figure maternelle, surtout, semble cristalliser cette tension entre amour et haine, elle que l'on retrouve tant dans *J'ai tué ma mère* que *Mommy* ou *Juste la fin du monde*. Face aux récits souvent tragiques de ses films, Dolan s'est constitué sa propre famille, fidèle et lumineuse, d'acteurs et actrices, que ce soient Anne Dorval, Suzanne Clément, Niels Schneider, Monia Chokri ou Nathalie Baye.

Cinéma

Dolan c'est évidemment aussi, et peut-être d'abord, des films esthétiques à l'extrême, dans les cadrages, les couleurs des décors et des costumes, le rythme du montage, les musiques classiques ou pop qui les accompagnent et les mouvements de caméra magnifiant les comédiens. Kitsch assumé ou grandiloquence exagérée, l'ensemble ne laisse de toute façon pas indifférent. Ainsi, certaines scènes restent gravées dans l'esprit : la fuite sous une pluie de vêtements dans *Laurence*

Anyways, les épaules de Monia Chokri au ralenti dans *Les Amours imaginaires*, les mouvements de caméra qui caressent doucement l'herbe du jardin dans *Juste la fin du monde*.

Regards de la critique

« Sans doute ne passe-t-on pas très loin du morceau de bravoure, avec galerie de monstres sanctifiant, par contraste, le héros sensible élevé au rang de martyr. Certains connaisseurs de Lagarce, croisés à l'issue de la projection, et qui ne reconnaissent ici ni l'univers ni la langue du metteur en scène, semblent d'ailleurs s'en offusquer. Xavier Dolan prétend quant à lui être resté au plus près des dialogues originaux. Eternel problème de l'adaptation. L'essentiel n'est sans doute pas là. Il tient plutôt dans le fait que le film parvient à ménager, malgré sa férocité, une possibilité d'entrer dans le sentiment, aussi faussé serait-il, de chaque personnage. Tourné comme à travers la ouate d'un mauvais rêve utérin, le film nous fait entendre la cacophonie feutrée des dialogues qui ne se nouent jamais et qui finissent par s'assourdir dans l'épuisement de leur inanité.

Le langage – et en ce sens le film resterait fidèle à l'esprit de Lagarce – y apparaît en effet comme un foyer constant d'approximations à corriger, le lieu privilégié d'une mise au point qui s'éloigne à mesure qu'on cherche à la nommer. Tel un vêtement rapiécé jeté sur la nudité des passions, il ne cesse de mettre en lumière ce qu'il cache. En un mot chacun, y compris la victime de cette triste histoire, est ici seul avec sa souffrance en même temps qu'il ne peut se passer des siens pour l'éprouver. Une possible définition, pas la plus gaie on en convient, de la famille. »

Jacques Mandelbaum, *Le Monde*, 20 septembre 2016.

« Revenir sur ses pas, retrouver les siens, sa mère, son grand frère et sa petite sœur pour leur annoncer sa mort prochaine : c'est ce à quoi pense Louis (Gaspard Ulliel), atteint du sida, dans l'avion qui le ramène dans sa famille quittée douze ans auparavant. Pour son sixième long-métrage, Xavier Dolan a choisi d'adapter la pièce de théâtre *Juste la fin du monde* de Jean-Luc Lagarce. « J'ai peur d'eux », confie au téléphone à un ami le jeune écrivain homosexuel, doux et discret. On comprend très vite sa peur : les retrouvailles familiales sont plutôt animées, entre vociférations et reproches, les querelles anciennes refaisant surface sous le regard effaré de Catherine (Marion Cotillard), l'épouse du frère aîné de Louis dont elle est le souffre-douleur. Louis ne pourra pas en placer une dans ce concert d'invectives, qui camouflent solitude, mais aussi amour et désarrois multiples.

On assiste à un huis clos familial violent, hystérique, grotesque et désespéré, filmé au plus près des visages pour traquer les états d'âme et les émotions de chacun. C'est fort, dense, parfois insupportable aussi. Gaspard Ulliel dans le rôle de Louis est d'une sobriété remarquable, empreinte d'émotions retenues, refoulées, de pudeur qui tranche avec la volubilité théâtrale d'une Nathalie Baye presque méconnaissable sous son maquillage grotesque et sa perruque noire. Le jeu de tous les acteurs est d'une grande justesse. L'émotion affleure souvent. Chacun est renvoyé à ses propres histoires de famille, silencieuses ou chahutées. »

Nicole Métral, *Ciné-Fenilles*, n° 753.

Dossier préparé par Adèle Morerod